UTOPIES

Michel Volkovitch

J'ai une chance inouïe ! Je suis né à la traduction en France dans les années 80, à un moment historique. La traduction a connu alors une mutation qui l'a fait passer enfin à l'âge adulte. Jusqu'à la fin des années 70, le traducteur était un paria solitaire, qui apprenait son art sur le tas et travaillait dans son coin en silence, méprisé, mal payé, sans oser croire que cela puisse changer. Alors, soudain, en Allemagne et en France, puis dans d'autres pays, l'impensable s'est réalisé : avec le soutien des pouvoirs publics, les traducteurs se sont pris en main, ont créé des lieux d'accueil, organisé des rencontres, mis sur pied des formations spécifiques et multiplié les publications, livres ou revues.

Quelques dates :

1981 : changement politique en France. La droite, peu soucieuse d'aider la culture, cède la place à des hommes nouveaux.

1984 : premières Assises de la traduction, colloque désormais annuel, à Arles.

1986 : création du Collège international des traducteurs littéraires, lieu de résidence et d'échanges, à Arles.

1990 : ouverture d'écoles de traduction à Bruxelles (CETL fondé par Françoise Wuilmart) et Paris (maîtrise, puis DESS à l'Institut d'anglais de l'université Paris VII).

Ma chance est d'avoir vécu, accompagné, participé de toutes les façons possibles à cette révolution tranquille. Oui, nous avons bien travaillé. Vingt ans après, le paysage est complètement changé. Le traducteur reste sans doute exploité, à peine un peu moins mal payé, mais il n'est plus condamné au bricolage solitaire. Et surtout, il a pris la parole — à défaut du pouvoir. Il apprend beaucoup en écoutant ses pairs, en parlant lui-même ou en écrivant sur son travail. Le discours sur la traduction prolifère ;

BDD-A4926 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:56:19 UTC)

la tablette au-dessus de mon ordinateur (1,20 m de long), débordant d'ouvrages sur la traduction, menace de s'effondrer. Revue *TransLittérature*… revue *Palimpsestes*… *Actes des Assises*… Il est devenu impossible de tout lire — sauf à cesser de traduire. Désormais l'essentiel a été dit ; trouver une idée originale sur le sujet tient de la gageure. (D'où mon angoisse quand on me demande un nième article sur la traduction — comment faire pour ne pas radoter ?)

Le résultat de cette effervescence : tout le monde s'accorde à le dire, le niveau moyen des traductions s'est élevé. Mieux préparés, les traducteurs font un meilleur travail, plus rigoureux ; les traductions fantaisistes de jadis, au temps des « belles infidèles », ont pratiquement disparu. Et je m'en réjouis, naturellement.

Mais l'être humain n'est jamais content. Le traducteur que je suis vit une époque historique et il trouve moyen de râler. Oh, juste un peu : j'ai l'impression, c'est vrai, que ce progrès indéniable a un léger effet pervers. La juste hégémonie d'un modèle unique — la traduction totalement respectueuse de l'original — a rendu désuètes, illégales d'autres pratiques non dénuées d'intérêt. Il arrivait jadis, aux temps de grande liberté, qu'une traduction en cours de route se change en œuvre originale : c'est ainsi que notre Corneille a composé le *Cid,* à partir d'une pièce espagnole qu'il a transfigurée. Je me souviens pour ma part qu'en lisant pour la première fois un de mes textes traduit dans deux langues étrangères, j'ai été bizarrement déçu : non, mes confrère et consœur n'avaient pas démérité, au contraire, ils m'avaient suivi pas à pas, scrupuleusement, mais moi je m'ennuyais en me lisant, de me retrouver bêtement identique ; je regrettais qu'ils ne m'aient pas trahi, qu'ils ne se soient pas servis de moi comme d'un tremplin pour s'envoler, pour aller plus loin que moi, plus haut.

(Combien d'indigestes pavés de 500 pages, par exemple, deviendraient des œuvres géniales, si nous avions le droit d'en couper les trois-quarts ! Ô terrible Internationale des pisseurs de copie !)

Je voudrais que toutes les formes de traduction coexistent, de la plus stricte à la plus souple ; je sais que notre *culturellement correct* et une législation de plus en plus étroite rendent aujourd'hui ce vœu utopique — et que tous mes collègues auteurs traduits ne partagent pas forcément mon point de vue… Je ne peux même pas écrire de telles horreurs en France, de peur de choquer, ou de passer pour un plaisantin. Amis Roumains, je vous en prie, gardez mes divagations pour vous, ne me dénoncez pas aux Français. Et dans l'immédiat, traduisons tous bien sagement…

BDD-A4926 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:56:19 UTC)